

DISCOURS sur le non-quiétisme de sainte Thérèse.

AVIS AU LECTEUR.

Cet opusculé a été fait pour servir de préface à la vie de sainte Thérèse, par elle-même, traduite par M. d'Andilly. Celui qui l'a composé souffrait avec peine qu'on abusât du nom de cette fidèle servante de Dieu, si fervente dans la prière et dans les bonnes œuvres, pour donner cours aux illusions grossières qu'on a tâché d'introduire dans l'Église, et qui sont devenues fameuses par la condamnation juridique qu'on en a faite à Rome, aussi bien que de leur auteur. Ceux qui se donneront la peine de lire ce petit écrit connaîtront aisément combien sainte Thérèse était éloignée de la pratique d'une oraison fanatique qui ne reconnaît point l'esprit de Dieu pour son principe, et qui tend à mettre l'âme dans l'inaction, lors même qu'elle fait une œuvre de religion qui ne consiste que dans ses différents mouvements, et dans les efforts qu'elle fait pour s'élever à Dieu par la pénétration de son esprit, et par les désirs de son cœur prévenus et fortifiés de la grâce du Médiateur. Il est important que le public sache que l'esprit de sainte Thérèse était aussi droit dans ses sentiments que son cœur était pur dans ses affections, et qu'elle n'a rien de commun avec, les quiétistes, que le seul terme de *quiétude* qu'elle a donné à une espèce d'oraison très-sainte et tout-à-fait opposé aux folles imaginations de ces illuminés.

Discours

La vie de sainte Thérèse. étant si singulière et si admirable, en même temps si édifiante et si instructive. on doit nous savoir bon gré de l'avoir séparée du reste de ses œuvres, afin qu'on put avoir plus commodément sous les yeux celui de ses ouvrages que l'on peut appeler son chef-d'œuvre.

On peut dire que c'est l'histoire fidèle de son cœur, et un

portrait de son âme peint par elle-même au naturel et sans aucun déguisement. Ses défauts s'y trouvent aussi bien que ses bonnes qualités, et ils y servent d'ombres pour relever l'éclat de sa beauté, et pour rendre plus vifs les traits que la grâce avait formés dans cette âme héroïque. Car comme l'obéissance l'a obligée d'y exposer avec simplicité les dons extraordinaires dont Dieu l'avait enrichie, son humilité et sa reconnaissance ne lui ont pas permis de dissimuler ses chutes, ses mauvaises inclinations, et les divers égarements de sa jeunesse, qui l'ont mise plusieurs fois en danger de se perdre et dans le monde et dans la religion.

C'est ce qui rend cette vie utile à tout le monde : les personnes avancées dans la piété y pouvant étudier les voies les plus sublimes de la perfection chrétienne, et les âmes faibles et imparfaites qui commencent à chercher Dieu, et celles mêmes qui n'ont pas encore fait le premier pas pour aller à lui, y trouvant de grands secours pour connaître la misère du péché, et les précipices dont le monde est rempli, et qu'il cache si adroitement à ceux qui l'aiment ; et pour concevoir le désir d'une vie chrétienne, travailler sérieusement à l'œuvre de leur conversion, et marcher avec sûreté dans la voie du salut, quand la grâce les y aura fait entrer. Les pères et les mères qui négligent l'éducation de leurs enfants, ou qui n'ont pas soin de leur ôter de devant les yeux tout ce qui les peut porter au péché, tremblent peut-être quand ils verront dans cette vie que la mère de Thérèse, qui était d'ailleurs fort sage, exposa, sans y penser, cette jeune personne au danger de se perdre, par le seul mauvais exemple qu'elle lui donna de la lecture des romans. Car ce fut de cette lecture si dangereuse que prirent naissance dans son cœur l'amour des ajustements mondains, le désir de paraître bien faite, le soin excessif de ses mains et de sa coiffure, l'attachement aux parfums et aux vanités du siècle, qui l'éloignèrent si fort de Dieu, quoiqu'elle semblât faire tout cela assez innocemment. « Car mon intention, dit-elle, au commencement de sa Vie, n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demeurai cependant plusieurs années dans cette excessive

curiosité sans comprendre qu'il y eut du péché ; mais je vois bien maintenant qu'il est fort grand. »

Son père, qui était fort vertueux, n'eut pas de peine à apercevoir dans la conduite de sa fille le dérèglement de son cœur, et il crut que pour y remédier il n'y avait rien de meilleur que de la mettre en pension dans un monastère. Elle y entra, elle y conçut le désir d'être religieuse, et elle en prit en effet l'habit dans un autre couvent. Mais ce couvent, qui devait être pour elle un asile assuré contre le monde, pensa causer sa perte, parce que la clôture n'y était pas gardée : ce qui lui donne occasion de faire cette réflexion qui devrait réveiller ceux qui sont chargés de faire observer la clôture des maisons religieuses, « qu'un monastère de femmes sans clôture, dit la Sainte, les met dans un si grand péril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remède à leur faiblesse. » Ces paroles et celles qu'elle ajoute ensuite, touchant les monastères où il n'y a ni clôture, ni réforme, paraîtront outrées aux supérieurs et aux inférieurs qui ne veulent pas faire leur devoir. Cependant c'est une grande sainte qui parle, et la plus grande lumière que Dieu ait donnée à l'Église en ces derniers temps, pour le rétablissement de la piété et de la discipline des maisons religieuses ; et c'est par sa propre expérience qu'elle a connu la nécessité du conseil qu'elle donne aux parents de ne pas mettre leurs filles dans ces maisons, « parce-qu'elles y courent plus de chance de se perdre que dans le monde : car ces sortes de religieuses, dit-elle, étant remplies de son esprit, de sa vanité, et de ses plaisirs, ne comprennent pas les obligations de leur état, et prennent souvent pour vertu ce qui est péché ; on ose moins dans ces monastères parler de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu que des amitiés et des liaisons que le diable y fait contracter ; la jeunesse, la sensualité et le démon y poussent celles qu'on y met, à faire ce qu'on leur avait voulu faire éviter, en leur faisant quitter le monde. L'exemple du plus grand nombre y rend le mal plus agréable et plus autorisé ; et il est si difficile de ne s'y pas tromper, sans une grâce toute particulière de Dieu, que ces pauvres filles, loin de s'apercevoir de leur dérèglement, sont presque persuadées qu'elles font bien. »

Cette vie fera encore comprendre aux jeunes filles combien est dangereuse la conversation des personnes mêmes de leur sexe, et de leurs parentes, dont l'esprit est léger et le cœur plein du monde. Le préjudice que cause une telle compagnie est si grand que la Sainte nous assure qu'elle n'y pouvait penser sans étonnement, et qu'elle ne l'aurait pu croire si elle ne l'avait éprouvé elle-même

Mais quand un mauvais exemple domestique et toujours présent et la compagnie d'une personne mondaine se trouvent soutenus par un confesseur relâché, soit par complaisance ou par ignorance ; hélas ! en quel danger n'est point une jeune fille, et quel miracle ne faut-il point pour l'en retirer ? C'est pour leur instruction que Dieu a permis que sainte Thérèse se soit trouvée en cet état, où les confesseurs ignorants ou demi-savants lui paraissent si dangereux, et lui ont été à elle-même si préjudiciables, qu'elle ne se peut lasser d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. « Ils me conduisaient, dit-elle, par une voie large, faisaient passer des péchés mortels pour des péchés véniels, ne comptaient pour rien les véniels : et j'étais si mauvaise, que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur, je pense que j'en aurais cherché d'autres. » Elle était trompée par ces directeurs aveugles, et elle en trompait d'autres, en leur rapportant ce qu'elle entendait dire à ses confesseurs : et ce fut comme par miracle que Dieu la retira de leurs mains, et la délivra d'un état auquel elle ne pouvait depuis penser sans trembler, « Mon malheur venait, dit-elle, de ce que je ne coupais pas la racine des occasions qui donnaient lieu à mes fautes, et de ce que je ne tirais presque point de secours de mes confesseurs. Car s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvais, et m'eussent dit que j'étais obligée de renoncer entièrement à ces dangereuses conversations, je ne doute point qu'ils n'eussent remédié à ce mal. »

On peut dire que ces trois choses qui mirent la jeune Thérèse en si grand danger de son salut, sont la cause la plus ordinaire de la damnation d'un grand nombre d'âmes. Heureuses celles qui sont en état de profiter de son exemple, si elles travaillent à éviter les filets que le démon leur tend d'abord par les lectures dangereuses et par les

compagnies mondaines, et le piège plus caché d'une fausse pénitence, où il fait tomber fort souvent celles qu'il a séduites, en se servant de la corruption de leur cœur pour les conduire à des médecins qui flattent leurs plaies au lieu de les guérir.

La vie de notre Sainte, qui leur découvre ces trois écueils, leur fait voir aussi trois moyens de les éviter, dont Dieu se servit pour son salut. La lecture des bons livres que la seule complaisance pour un oncle l'obligea de faire et d'entendre malgré son inclination contraire, fut le premier remède qui commença de fermer les plaies que les livres profanes avaient faites dans son cœur, et elle en reçut un fort grand secours, « Car quoique je n'eusse demeuré, dit-elle, que peu de jours auprès de mon oncle, ce que j'y avais lu et entendu lire de la parole de Dieu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit une telle impression dans mon cœur, qu'elle m'ouvrit les yeux pour considérer ce que j'avais compris dès mon enfance, que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un éclair. » Que sera-ce donc quand une âme qui cherche Dieu lira sa parole par un vrai désir de l'y trouver, d'y étudier ses propres devoirs, et d'y apprendre à le servir comme il veut être servi, c'est-à-dire, en esprit et en vérité, et selon les règles de son Évangile !

Que si à la lecture de la parole de Dieu et d'autres bons livres, qui sont des directeurs muets, elle joint le choix d'un confesseur sage et éclairé, pour recevoir de lui, avec un cœur docile, et obéissant, les règles de sa conduite ; il est presque impossible qu'elle n'avance beaucoup dans la piété, et qu'elle ne rende solide l'édifice de sa sanctification ; au lieu que si elle se livre à un guide aveugle, intéressé, sans expérience, c'est un miracle si elle ne s'égare point avec lui, et si elle ne prend pas souvent la voix de la cupidité, qui favorise et autorise l'impénitence et toutes les inclinations corrompues, pour la voix d'une charité sage et condescendante.

Un directeur tel que désire notre Sainte ne manquera pas de retirer cette âme des entretiens dangereux des compagnies déréglées,

et de la porter au contraire à converser beaucoup avec Dieu, par la prière et par la méditation de sa loi. Car celui qui nous a dit que nous ne pouvions rien sans lui dans l'affaire de notre salut, nous a dit aussi *qu'il faut toujours prier, et ne se laisser jamais de le faire* (Luc 18, 1) ; parce que comme c'est sa grâce qui opère en nous tout le bien que nous faisons, c'est à une prière humble et persévérante que la grâce ordinaire est donnée.

C'est pourquoi, quand Dieu voulut, sur la fin du dernier siècle, ressusciter l'esprit de la pénitence chrétienne, en même temps qu'il le donna dans un degré éminent à plusieurs grands saints, pour le répandre par leur moyen dans l'Église, il mit dans sainte Thérèse, l'esprit d'oraison d'une manière excellente, afin qu'elle en fût un modèle parfait, et qu'elle en devînt comme une source pour les fidèles. En effet la grâce de l'oraison est comme le propre don de notre Sainte, et on peut dire que par son exemple, par ses écrits, et par ses enfants elle en a renouvelé l'amour et la pratique dans ce dernier siècle. Ce qu'elle en dit dans sa Vie en fait une partie fort considérable, et les leçons qu'elle en donne font voir qu'elle en avait été elle-même instruite par l'Esprit de Dieu.

Quoique tout y soit admirable sur cette matière, il ne faut pas croire néanmoins que tout soit pour tous. Chacun y doit prendre ce qui est à sa portée et proportionné à la mesure de sa grâce : et ce serait faire un étrange abus de la vie et de la doctrine de notre Sainte, que de prétendre s'élever à toutes les manières d'oraison qu'elle a pratiquées par une grâce et une opération toutes singulières de l'Esprit de Dieu ; et de vouloir passer par tous les degrés d'oraison de ravissement, d'union et de quiétude, dont elle parle si saintement et si doctement dans ce livre.

Mais ce serait encore une grande ignorance, que de confondre ce que cette Sainte y enseigne de l'oraison de quiétude, avec la doctrine extravagante et erronée que le Saint-Siège vient de condamner dans Molinos, ce malheureux chef des quiétistes, et qui est un poison d'autant plus dangereux, qu'il est couvert du voile d'une

fausse spiritualité, qu'on ne peut regarder que comme une source de toutes sortes d'illusions, et d'une corruption honteuse et déplorable.

Il est donc nécessaire d'avertir ici les âmes simples ou peu instruites de prendre garde à ne pas tomber dans l'une de ces deux erreurs opposées, qui sont, ou de se croire par une fausse humilité trop grands pécheurs on trop dépourvus d'intelligence pour pouvoir aspirer à la grâce de faire oraison, ou de se flatter par une présomption encore plus dangereuse qu'il leur est facile, et à toutes sortes de personnes, de s'élever par elles-mêmes à ce degré sublime d'oraison que l'on appelle contemplation : d'où il est aisé de tomber dans toutes les autres illusions sur cette matière.

Il n'y a personne qui ne se doive croire appelé à la prière, et qui ne puisse aspirer en quelque façon à la grâce de l'oraison mentale, qui des quatre manières dont parle notre bienheureuse Maîtresse, est la seule qu'elle recommande indifféremment à tous ceux qui veulent travailler à leur salut. Plus on est misérable, plus on a besoin de penser à sa misère, d'en gémir devant Dieu, d'en désirer, d'en chercher et d'en demander les remèdes au souverain Médecin des âmes : et il n'en faut pas davantage pour faire une bonne oraison mentale, à laquelle Notre-Seigneur nous appelle tous, quand il nous dit à tous : *Considérez, veillez et priez* (Marc. 13, 33). Et elle s'appelle mentale, parce que l'esprit y a plus de part qu'aux autres manières d'oraison, et qu'il y travaille à recueillir au-dedans de lui-même ses pensées, accoutumées à suivre l'égarément des sens, pour se mettre en la présence de Dieu, et comme sous les yeux de Jésus-Christ ; et là s'appliquer à considérer ce qu'on a reçu de Dieu, l'usage qu'on a fait de ses dons, et la vie que l'on a menée ; à méditer la vie et les mystères de Jésus-Christ, à étudier la loi de son Évangile, à mesurer sur cette règle divine et inflexible nos mœurs et nos inclinations, le corps de nos actions ordinaires et le fond de notre cœur, pour avoir lieu de rendre à Dieu nos devoirs, de lui demander sa grâce et son amour, et de régler notre vie selon sa volonté.

Autant la Sainte nous exhorte à ne quitter jamais par nous

mêmes cette manière d'oraison sous quelque prétexte que ce soit, autant s'efforce-t-elle de nous persuader que c'est une des plus dangereuses illusions où l'on puisse tomber, que de se vouloir élever soi-même à un degré plus haut, et passer de son mouvement à une manière plus sublime d'oraison. « Si pour passer outre, dit elle, et chercher ces goûts et ces consolations que Dieu donne à qui il lui plait, on fait des efforts d'esprit, on perdra ce qu'on avait déjà, sans acquérir ce qu'un prétend ; car ces goûts et ces consolations étant surnaturels, la recherche que l'on en fait par des voies humaines est inutile, et l'entendement cessant d'agir, l'âme demeure dénuée de tout et dans une extrême sécheresse. Nous ne devons donc point, ajoute-t-elle, nous efforcer de suspendre notre entendement, ni cesser de le faire agir, parce, que nous demeurerions comme hébétés, sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions obtenir par ce moyen. Et c'est une rêverie de s'imaginer qu'il dépende de nous de faire agir ou cesser d'agir, comme il nous plait, les puissances de notre âme. C'est une peine très-mal employée qui laisse l'âme dans le dégoût, parce qu'elle se trouve comme un homme qui, s'étant déjà élancé pour sauter, et étant retenu par quelqu'un, trouve qu'il a fait un effort inutile. » Et cette prétention ambitieuse peut même, comme elle dit plus haut, causer la perte d'une âme qui s'y laisse aller.

Qu'aurait donc dit cette grande Sainte, si elle avait vu, comme nous le voyons aujourd'hui, des gens qui font un art tout humain de la contemplation la plus divine, qui s'en établissent eux-mêmes les maîtres, qui y poussent indifféremment toutes sortes de personnes, qui prétendent les y élever par des méthodes qui sont de pures inventions de leur esprit, et qui, par l'espérance vaine et illusoire d'une prétendue oraison de quiétude, les retirent de la pratique solide et de la voie sûre et évangélique de l'oraison commune, de la méditation de l'Évangile, de la considération de leurs propres misères, et des besoins les plus pressants de leur âme, et, ce qu'on ne peut dire sans horreur, leur ôtent la vue de Jésus-Christ, et les détournent de l'application salutaire aux mystères qu'il a accomplis pour nous dans sa chair ?

Cette folle et pernicieuse spiritualité n'a pas été inconnue à sainte Thérèse, et il y avait de son temps de ces faux contemplatifs qui, sous prétexte de porter des âmes à une plus grande perfection, voulaient qu'elles ne contemplassent que la seule Divinité, sans s'arrêter à rien de corporel, non pas même à l'humanité sainte du Sauveur ; parce, disaient-ils, que l'humanité même de Jésus-Christ embarrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, et les empêche d'arriver à une contemplation. plus parfaite.

Les erreurs et illusions d'esprit, et les désordres charnels où ces maximes détestables ont conduit les auteurs et quelques-uns des sectateurs de cette fausse contemplation, comme on vient de le découvrir par la vigilance il par les soins du Saint-Siège apostolique, suffisent pour nous persuader qu'elle vient de l'esprit de ténèbres qui se transforme si souvent en ange de lumière, en s'étudiant à contrefaire les œuvres de Dieu et les opérations de son Esprit, pour perdre les âmes par des moyens semblables à ceux que Dieu a institués pour leur sanctification, et rendre, autant qu'il peut, ceux-ci inutiles ; car, par cette collusion, il fait souvent prendre le change aux âmes qui ne sont pas sur leurs gardes, il décrie l'oraison véritable, et la rend suspecte par les abus qu'il y introduit par l'entremise de ses maîtres orgueilleux et corrompus, qui, après s'être laissé séduire les premiers à ses artifices, font tomber dans les mêmes pièges des âmes simples et imparfaites, qui, au lieu de se tenir humblement aux pieds de Jésus-Christ, par une sincère humilité, unique fondement de la bonne oraison, veulent prendre l'essor pour s'élever par elles-mêmes vers le ciel, sans considérer, pour me servir de la comparaison de notre Sainte, que c'est comme si un crapaud, enfoncé dans la fange et tout chargé de boue, entreprenait de voler et de s'élancer au plus haut de l'air.

Celles qui pourraient tomber entre les mains de semblables directeurs doivent donc bien peser les avis si sages qu'elles trouveront dans cette vie contre cette illusion, et prendre garde surtout que l'oraison de quiétude dont elle parle est bien différente de celle de nos nouveaux quiétistes.

Car 1° ceux-ci en font une science acquise et un ouvrage de l'esprit humain ; au lieu que la Sainte soutient que c'est un pur don de Dieu qu'on ne peut recevoir que de sa libéralité, que nulles prières, nuls travaux, nulles pénitences ne nous peuvent faire acquérir, et que Dieu ne donne que par le seul motif de sa bonté.

2° Ces gens-là y portent indifféremment toutes sortes de personnes ; notre Sainte nous fait connaître que celle, dont elle parle n'est que pour un petit nombre d'âmes choisies que Dieu y appelle, après les y avoir disposées par un grand dégagement du monde, et par la mortification de leurs sens et de leurs puissances : encore veut-elle que quand Jésus-Christ même les y veut élever, s'en reconnaissant indignes, elles lui disent avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, je ne suis qu'un misérable pécheur.* Car l'édifice de l'oraison étant fondé sur l'humilité, plus l'âme s'abaisse, plus Dieu l'élève.

3° Ces contemplatifs font de leur oraison de quiétude un état où l'on se doit interdire tout usage de l'entendement, et suspendre l'action de toutes les puissances de l'âme ; notre Sainte est bien éloignée d'une telle vision. Car la différence qu'elle met entre l'oraison mentale et l'oraison de quiétude consiste en ce que la première comprend tout ce qui nous porte à la dévotion par le moyen de l'entendement ; considérations, raisonnements, réflexions étudiées, recherche des vérités, examens des paroles et du sens de l'Écriture, etc. ; au lieu que l'oraison de quiétude supposant ou la seule lumière de la foi, ou des vues fort simples des choses de Dieu, de ses perfections, de ses mystères, de ses vérités, consiste principalement dans l'usage humble et paisible que l'amour en fait faire à la volonté. La première court, pour ainsi dire, après son objet ; la seconde l'a trouvé, le possède, s'y attache et s'y repose doucement, lorsque la volonté attirée par l'esprit de Dieu s'applique à l'adorer dans quelqu'une de ses perfections, de ses opérations, de ses œuvres, de ses vérités, et à s'humilier et s'anéantir en sa présence, à se pénétrer de reconnaissance pour ses bienfaits, d'amour pour lui et pour Jésus-Christ, et du désir d'être à lui plus parfaitement, de se réunir à lui, de

se perdre et se consommer en lui. Notre Sainte n'exclut pas même de son oraison de quiétude l'application de l'âme à ses propres besoins, ou à ceux du prochain. On y peut prier pour l'Église, pour les âmes du purgatoire, pour les personnes qui se sont recommandées à nos prières. On peut s'y servir des paroles de l'Écriture, y employer quelques prières vocales courtes et pénétrantes, et propres à exprimer les désirs et la disposition de notre cœur ; mais elle veut que tout cela se fasse sans y employer ni de longues considérations, ni de grands raisonnements, ni beaucoup de paroles. C'est une oraison toute d'attachement et d'amour ; c'est l'affaire du cœur plus que de l'esprit : c'est un sentiment vif de la présence de Dieu, et une joie inconcevable de se trouver avec lui, et de se voir si admirablement prévenu de sa grâce et de sa miséricorde, et un désir pressant d'y correspondre avec une parfaite fidélité.

Quand on est, dit-elle, ainsi en repos en la présence de la Sagesse éternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde. Ce n'est pas alors le temps de raisonner, mais de reconnaître sincèrement ce que nous sommes, et de nous présenter en cet état devant Dieu, qui, s'abaissant jusqu'à vouloir bien nous souffrir en sa présence, veut que nous entrions de bonne foi dans la vue de notre néant : à peu près comme ce pauvre publicain de l'Évangile, qui, abaissé de cœur devant Dieu, n'osait ni s'approcher du lieu saint, ni lever les yeux au ciel.

Cette manière de traiter avec Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont se sert l'entendement. Écouter alors tout ce que notre esprit nous voudrait dire par ses raisonnements, c'est comme jeter sans discrétion sur une étincelle de grosses bûches qui l'éteignent, « De petites pailles, dit notre grande théologienne, et moins encore que des pailles, s'il se pouvait, que l'on jettera avec humilité dans le feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si l'on y mettait quantité de bois par de grands raisonnements : » ce qu'elle appelle encore faire un grand bruit dans notre âme, troubler son repos, et la tirer de cette quiétude avec laquelle elle se porte et s'unit à Dieu.

4° Ces séducteurs font accroire à leurs disciples que tous les objets corporels sont un obstacle à l'oraison de quiétude, jusqu'à leur vouloir ôter de devant les yeux l'humanité sacrée de Notre-Seigneur. Il est vrai que notre Sainte se laissa entraîner dans cette erreur par la lecture de quelques auteurs de réputation qui l'enseignaient : ce qui fait voir quel mal c'est de ne pas purger l'Église de ces sortes de livres, qui ne sont bons qu'à séduire les âmes par cette vaine, et orgueilleuse spiritualité, et à les détourner de la piété véritable par le faux brillant d'une piété sublime, et d'une oraison extraordinaire. Sainte Thérèse ne demeura uns longtemps dans cette pratique et elle s'étonne qu'il lui soit entré dans l'esprit, seulement une heure, que Jésus-Christ lui aurait été un obstacle à son avancement dans la piété, et comme elle a pu s'éloigner de lui sous prétexte de le mieux servir, et dans la créance de prendre un meilleur chemin. « O Dieu de mon cœur, dit ce cœur tout ardent de l'amour de son Seigneur, Jésus-Christ crucifié qui êtes mon souverain bien, je ne me souviens jamais sans douleur de cette folle imagination que j'avais alors : parce que je ne puis la considérer que comme une grande trahison que je vous faisais, quoique ce ne fut que par ignorance. »

Elle ne se peut lasser de témoigner son indignation contre cette pernicieuse doctrine, qu'elle traite d'ignorance, de folie, d'aveuglement, d'erreur, de tromperie et d'illusion insupportable et incompréhensible : encore se retient-elle, par humilité et par la considération de son sexe et de quelques-uns de ces auteurs qui passaient pour savants et spirituels. Elle leur oppose l'exemple de la sainte Vierge, de l'apôtre saint Paul, de saint Bernard, de saint François, de saint Antoine de Padoue et de sainte Catherine de Sienne, les plus grands contemplatifs qui aient jamais été, et en même temps les plus attachés aux mystères de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, les plus passionnés amateurs de son humanité sainte, qu'on ne doit jamais considérer que comme unie au Verbe divin, qu'ils n'avaient garde de mettre, comme font ces nouveaux quiétistes, au rang de nos misérables corps et des autres choses créées.

En effet, n'est-ce pas marcher en l'air que de marcher sans

Jésus-Christ ? N'est ce pas bâtir sans fondement que de n'élever pas sur lui l'édifice de la piété. N'est ce pas par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ? N'est-ce pas lui qui nous en montre l'exemple, qui en est le parfait modèle, qui nous en donne les forces ? Non, sans lui nous ne pouvons avoir accès à Dieu son père, parce que c'est en lui seul qu'il a mis sa complaisance, en lui seul que nous nous devons présenter à Dieu pour faire oraison : et l'Église qui finit toutes ses prières par Jésus-Christ, nous apprend par là que nulle ne peut être reçue de Dieu, ni exaucée que par les mérites et par l'entremise de Jésus-Christ son Fils.

Que sa sacrée humanité ne soit donc jamais mise au nombre des choses sensibles dont nous devons nous séparer pour nous élever à Dieu, ce qui pourrait même conduire les âmes à quitter la dévotion envers la sainte Eucharistie, et à se séparer de l'usage du sacrement adorable du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ : car n'est-ce pas pour nous élever à Dieu que son Fils est descendu du ciel, et s'est mis au rang des choses sensibles en s'unissant personnellement à notre chair, afin d'être par elle notre voie et notre lumière, notre nourriture et notre vie, comme il le dit lui-même ; ou, comme parle l'Apôtre, pour devenir notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.

Estimons-nous heureux, au contraire, de l'avoir toujours devant les yeux de notre foi, de vivre continuellement en sa présence, d'avoir à nos côtés un tel ami qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font, les amis du monde, et d'avoir à combattre contre le monde et le péché dans la prière, sous un chef qui est notre unique soutien et toute notre force.

Enfin ces docteurs se mettent en possession de régler l'avancement des âmes, et de les tirer, comme il leur plaît et quand il leur plaît, de la vie purgative, selon leur langage, pour les établir dans l'illuminative et dans l'unitive. Et c'est ce que notre Sainte avoue franchement qu'elle ne comprend pas, et ce qui en effet est une doctrine bien dangereuse en elle-même, quelque bon sens qu'on lui

puisse donner. Car y a-t-il un temps en cette vie où une âme, quelque parfaite qu'elle soit, n'ait pas besoin de travailler à se purifier ? Ne reste-t-il pas toujours dans les plus éclairées des ténèbres à dissiper par la lumière de la charité ? Et n'est-ce pas tromper misérablement des âmes simples, que de leur faire croire qu'elles ne doivent plus penser à la vie purgative, et de leur ôter, comme on fait dans cette nouvelle école, la vue de leurs péchés et de leurs imperfections, lorsqu'elles ont peut-être plus de besoin de travailler à la mortification de leurs sens et de leur volonté, et à se purifier d'un grand nombre de défauts, et peut-être avant qu'elles aient commencé à expier une vie toute mondaine par de dignes œuvres de pénitence.

C'est peut-être trop s'étendre pour une préface ; mais il a été bon de prévenir par ces avis les personnes moins éclairées qui liront cette vie, et leur faire faire attention sur les endroits qui doivent servir d'explication à d'autres dont nos faux spirituels abusent, pour tromper les âmes et les conduire par des routes qui leur sont inconnues à l'illusion et souvent à leur perte.

Je prie la Sainte qui nous a donné de si utiles instructions de nous obtenir la grâce d'en profiter, d'attirer sur nous le véritable esprit de la prière et de l'humilité chrétienne, et de détourner de dessus l'Église de Jésus-Christ, le fléau de cette spiritualité trompeuse que l'ignorance et l'orgueil y veulent introduire, et qui y a déjà produit de si déplorables effets. Et loin de suivre ces conduites nouvelles si contraires à l'esprit de l'Église et à la voie que Jésus Christ nous a apprise dans l'Évangile, si éloignées de la pratique des saints, si opposées au dessein capital de la religion chrétienne, qui est de nous faire aller à Dieu par Jésus-Christ, persuadons-nous de plus en plus que c'est lui seul qui est notre voie, et que nous ne pouvons nous passer de lui pour arriver à la vérité et à la vie. Soyons enfin assurés avec notre Sainte qu'il n'y a qu'à perdre et rien à gagner par toute autre voie, et qu'un chrétien ne doit jamais désirer aucun bien s'il ne lui vient par le moyen de ce divin Sauveur qui est la source de tous les biens.

